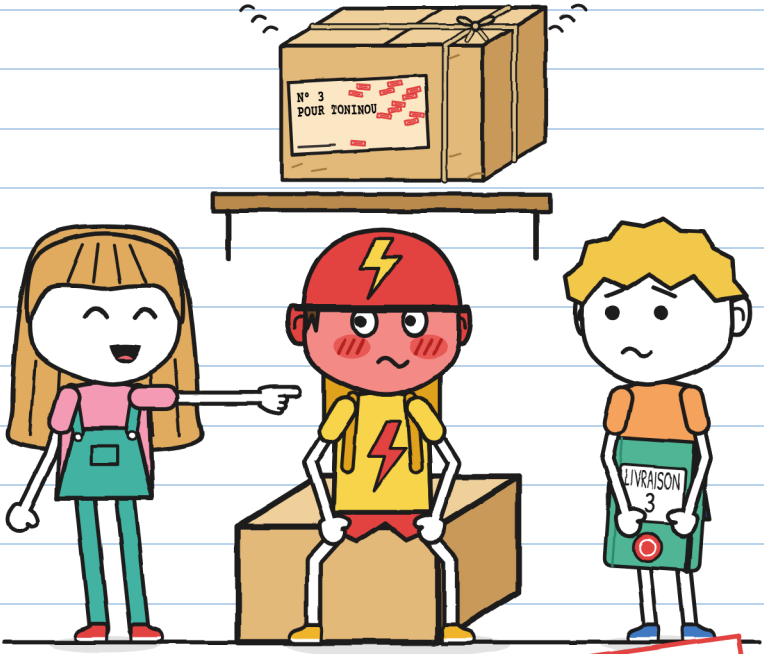
LIVRAISONS IMPOSSIBLES · 3

Retour, s'il vous plaît

Lui Eriksson



(le carnet de Gus)

TAILLE L
Niveau avancé · 11+

LIVRAISONS IMPOSSIBLES · 3

Retour, s'il vous plaît

Texte et illustrations : Lui Eriksson

TAILLE L · Niveau avancé · 11+

Version française : LinguAula

Première édition : 2026

© 2026 Lui Eriksson · info@linguaula.com

Photocopiable librement, pour la classe et pour la maison.

Troisième livre de la série. Les précédents : « Ce colis mord » et « Ne pas ouvrir avant le tonnerre ».

LinguAula

Travaille chaque chapitre sur linguaula.com

Aucun livreur n'a été blessé durant l'écriture de ce livre. Cramoisi, oui. —J.



Et c'est moi qui le lis en premier. –J.

Si tu le trouves, rapporte-le. S'il te plaît.

QUE DANS LE LIVRE

Ce tampon marque ce qui n'arrive que dans le livre : les vrais colis ne reviennent pas en volant. Avec un vrai vélo, c'est la page 76 qui décide. –J.

QUI EST QUI



Gus. Livreur du samedi. Il dessine des choses que personne ne lui a demandées. Ce carnet est à lui.



Juliette. Elle écrit en vert et signe J. Elle sait toujours comment aider. C'est ça, le problème.



Tony. Livre pour ÉCLAIR, à vélo. En dix minutes ou c'est gratuit. Il rougit par morceaux.



Mara. La patronne de Livraisons Impossibles. Elle porte un chapeau de sorcière. Elle en sait plus qu'elle ne dit.



Zoé. D'ÉCLAIR. La plus rapide. C'est elle qui donne les surnoms.



Bruno. D'ÉCLAIR. A crevé une fois. Il y a deux ans.



Le colis n° 3. Il sonne quand on le secoue. Sur l'étiquette, il n'y a qu'un nom.

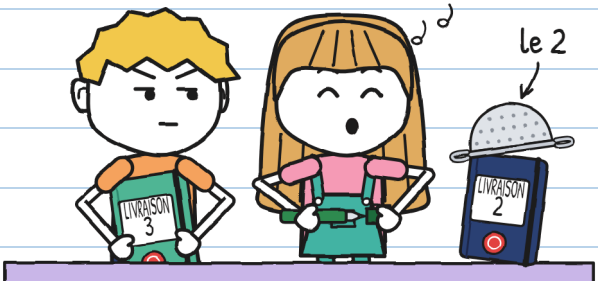


R. Envoie les colis que personne n'arrive à livrer. Personne ne dit son nom.

CARNET DE LIVRAISON 3
de Gus

SECRET.

« Secret » veut dire que je le lis en premier. Et que je ne le raconte à personne. –J.



Le carnet 2, je l'ai fini en un seul orage. Celui-ci est vert et porte lui aussi le tampon de la boutique. Je devais l'étrenner. Juliette l'a fait.

Je te l'ai étrenné pour t'aider. De rien. –J.

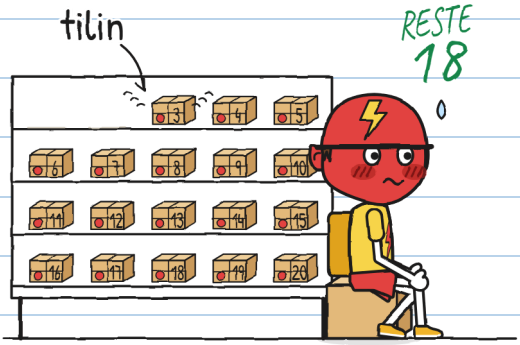
Je n'avais rien demandé. Avec Juliette, c'est pareil.

CHAPITRE 1

Tilin

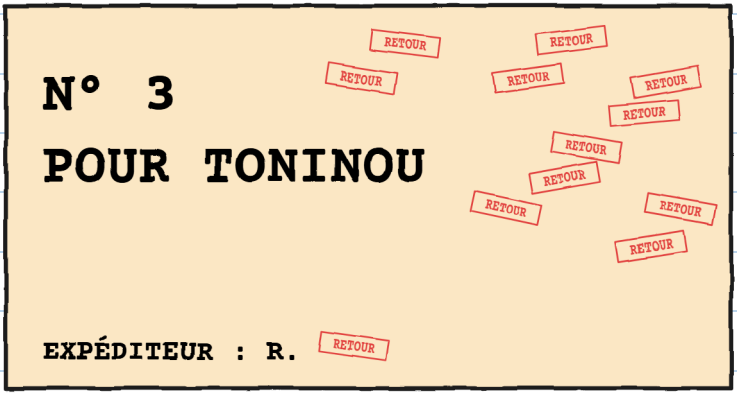
Dans la boutique de Mara, il y a une étagère avec les colis que personne n'a réussi à livrer. Ils étaient vingt. Juliette et moi, on en a livré deux : un œuf de dragon et des graines qui couraient. Il en reste dix-huit.

La nuit de l'orage, en rentrant, l'un d'eux a sonné. Tilin.



C'était le n° 3. Et Tony, qui livre pour ÉCLAIR en dix minutes ou c'est gratuit, est devenu de la couleur de son casque.

Les retours sont des colis qui reviennent toujours : si la personne qui les reçoit ne signe pas l'étiquette avec une encre qui ne s'efface pas, à l'aube ils retournent en volant sur leur étagère. C'est toujours la même personne qui les envoie tous : R.

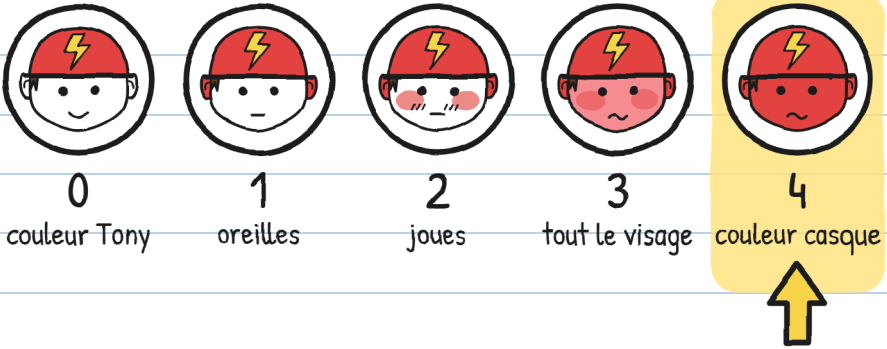


Juliette a commencé à lire l'étiquette :
— Pour To…
Et elle a fermé la bouche. Juliette ne s'arrête jamais au milieu d'un mot. J'ai regardé Tony et j'ai compris pourquoi.

Je l'ai lue à moitié. L'autre moitié, je l'ai avalée. —J.

Il y a des gens qui rougissent d'un coup. Pas Tony : Tony rougit par morceaux. Je l'ai noté.

ROUGEOMÈTRE DE TONY



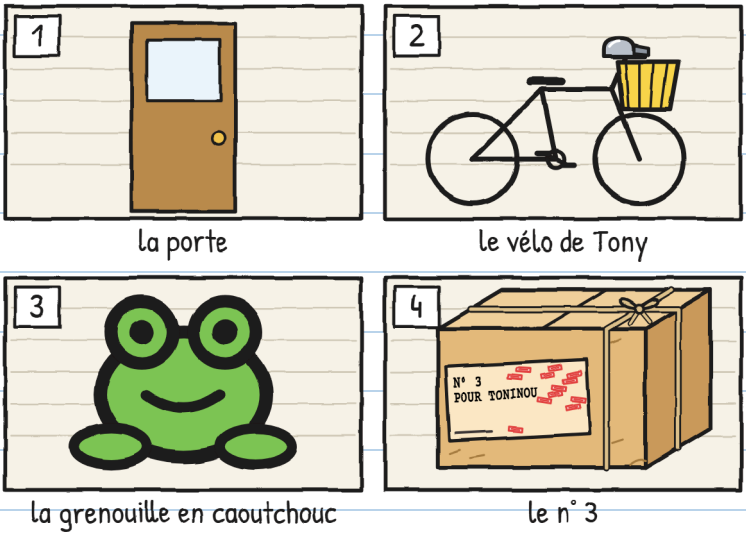
— Ce colis peut attendre, a dit Tony, très vite. Ça fait des années qu'il attend, non ? Alors un jour de plus. Ou dix. ÉCLAIR n'est pas pressé.
C'était la première fois que j'entendais ÉCLAIR dire ça.

Cette nuit-là : 4. Moi, je l'aurais noté en rouge. Seulement, je n'ai que du vert. —J.

— Cette nuit, on n'ouvre rien, a dit Mara. Et on ne touche pas à l'étagère sans permission.
Personne n'y a touché. Et puis ça a sonné encore.
Tilin.
— C'est la porte ! a dit Juliette.

Quand je ne comprends pas quelque chose, je fais une liste.

SUSPECTS DU TILIN



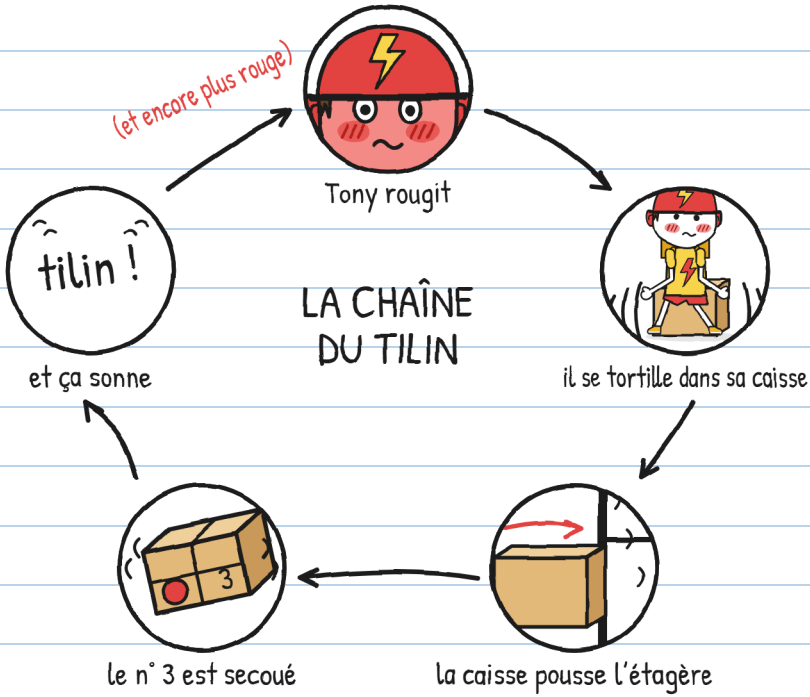
La grenouille est innocente. Je la connais. —J.

Je suis sorti sur le trottoir pour vérifier. Il ne pleuvait plus.
J'ai ouvert et fermé la porte : criiic. J'ai fait sonner la sonnette du vélo de Tony : DRIIING ! J'ai pressé la grenouille : couic.



À l'intérieur, Juliette me disait non avec le doigt.
Aucun n'était le bon.
Je suis rentré de nouveau. Tony s'est tortillé dans sa caisse.
Tilin.

Je me suis baissé. La caisse de Tony était appuyée contre le pied de l'étagère.



Ce n'était pas de la magie. C'était Tony.
Dans le n° 3, il y a quelque chose qui sonne quand on le bouge.

Comme moi. –J.

Tony a décidé de rester immobile. Voilà combien de temps ça a duré :

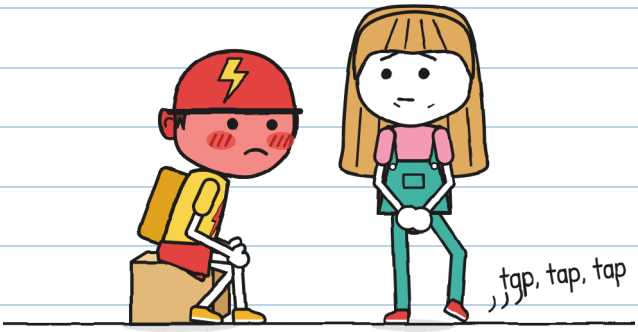


C'était juste une question. Les questions ne poussent pas les étagères. –J.

Celle-là, si.

— C'était moi, a dit Tony en regardant ses baskets. Quand j'étais petit.
Il l'a dit si bas que la grenouille l'a mieux entendu que moi.

Juliette a ouvert la bouche. J'ai vu ses questions faire la queue. Puis elle a regardé Tony, qui fixait toujours ses baskets, et elle l'a refermée.

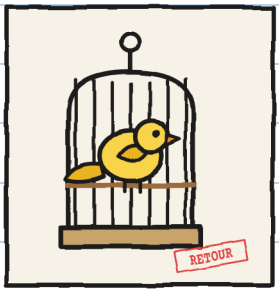


— Je ne pose plus de questions, a-t-elle dit.
Ça lui a coûté. Ça se voyait à son pied.

Questions que je n'ai pas posées : neuf. Je les ai notées. —J.

— Et pourquoi ne le lui avez-vous jamais apporté ? ai-je demandé à Mara.
— Douze fois, je l'ai apporté. Regarde l'étiquette : ni rue, ni numéro, ni nom de famille. J'ai essayé avec tous les Toninou que j'ai trouvés.

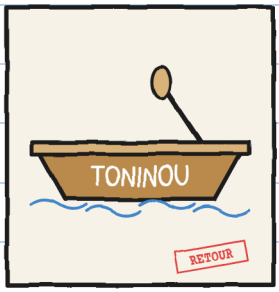
LES TONINOU DE MARA



1. Un canari.
(Il a marché sur l'étiquette. Nul.)



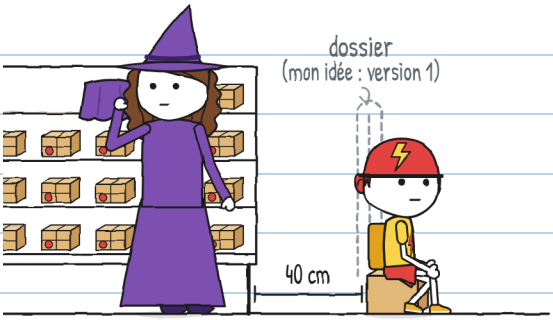
2. Don Antonio, 71 ans.
(« J'aimerais bien. »)



3. Une barque du canal.
(Elle n'a pas de mains.)

— Et Tony ? a demandé Juliette.
— La dernière fois que j'ai essayé, je ne le connaissais pas encore, a dit Mara, et elle l'a regardé. Et personne ne m'a dit comment on l'appelait quand il était petit.

Mara a sorti de sous le comptoir un tissu violet et elle a couvert le n° 3, comme on couvre la cage d'un perroquet pour qu'il dorme. Ensuite, elle a écarté la caisse de Tony de quarante centimètres de l'étagère.
— Voilà. Maintenant tu peux bouger autant que tu veux.



Tony aurait pu partir. Il avait son vélo devant la porte : en dix minutes, il aurait été à l'autre bout du quartier. Il s'est rassis.
Je ne sais pas pourquoi. Je le note quand même.
Et comme sa caisse n'a pas de dossier, je lui en ai dessiné un.

Personne ne t'a demandé de dossier. —J.

À la fermeture, Tony est resté le dernier, en attachant son casque.

— Mara. Demain, je viens parler de ça. Mais en privé.

— Ces deux-là sont de la boutique.

Tony nous a regardés.

— Eux, d'accord. Mais personne d'ÉCLAIR.



Le tilin avait désormais un propriétaire. Il restait à savoir si le propriétaire le voulait.

Moi, je sais déjà comment l'aider. —J.

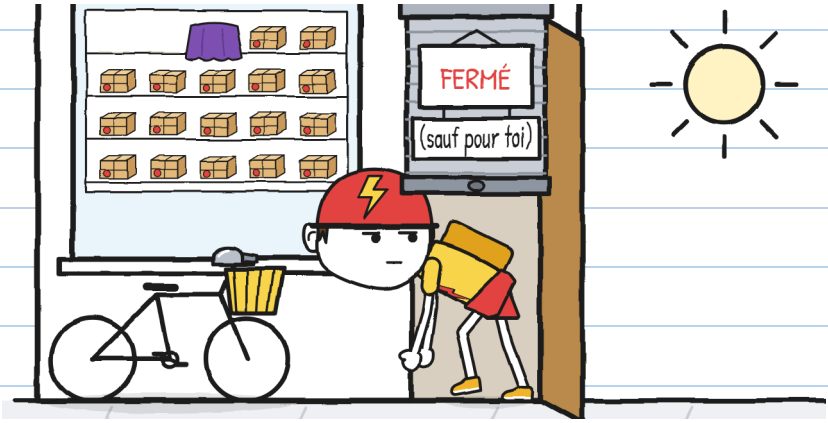
C'est ça qui m'inquiète.

CHAPITRE 2

Je n'ai pas dit oui

Le dimanche, la boutique n'ouvre pas. Mara a laissé le rideau de fer à moitié levé et a accroché une pancarte : FERMÉ (sauf pour toi).

Tony est arrivé à onze heures. Avant d'entrer, il a regardé d'un côté de la rue et de l'autre, comme quand on va traverser. Personne d'ÉCLAIR ne venait.



Nous, on est arrivés à dix heures et demie. Au cas où. –J.

Mara a posé le n° 3 sur le comptoir, a enlevé le tissu et a parlé comme si elle lisait une pancarte :

— Colis numéro trois. Pour Toninou. C'est toi ?

— C'était.

— Ça me va. Tu le veux ?

Tony a regardé la boîte. La boîte n'a rien dit.

— Je n'ai pas dit oui.

— Tu n'as pas dit non non plus.

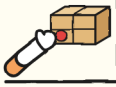
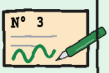
— J'ai dit que je n'avais pas dit oui.



Trois phrases pour ne pas signer. Je les ai comptées. —J.

Tony a attrapé la boîte comme on attrape une casserole qui brûle. Il l'a pesée. Il l'a tournée. Il l'a approchée de son oreille et l'a un peu secouée.
Tilin.
Il l'a lâchée vite.

— Et s'il l'emporte chez lui ? a dit Juliette. Si le colis dort chez celui qui le reçoit, il est livré. C'est logique.
— Le tampon de retour ne marche pas à la logique, a dit Mara. Il marche à l'encre.

ÇA COMPTE COMME LIVRÉ ?		
	La regarder	NON
	La prendre	NON
	L'emporter chez soi	NON
	Signer l'étiquette avec une encre qui ne s'efface pas	OUI

Le tampon et moi, on ne pense pas pareil. —J.

— Cette livraison est à vous, nous a dit Mara, à Juliette et à moi, comme celle du tonnerre. Avec trois conditions.

Elle les a comptées sur ses doigts :

1. Vous n'ouvrez pas la boîte. Et l'étiquette reste collée.
2. Le n° 3 sort de la boutique seulement quand Tony le demande.
3. Celui qui reçoit signe, s'il veut. S'il ne signe pas, le colis revient à l'aube, et ici, il ne s'est rien passé.

— Et s'il ne veut jamais ? a demandé Juliette.

— Alors jamais.



« Jamais » n'est pas un délai de livraison. —J.

Tony est resté silencieux un long moment. Juliette l'a chronométré : quatre minutes. Pour ÉCLAIR, presque une demi-livraison.

— Je l'emporte, a-t-il dit enfin. Fermée. Pour réfléchir. Pour l'instant.
— C'est toi qui le demandes ? a demandé Mara.
— C'est moi qui le demande.

J'ai noté comment il sortait, pour que personne ne puisse dire autre chose :

FICHE DE SORTIE

- [x] Boîte : fermée
- [x] Étiquette : collée
- [x] Demandé par : Tony
- [ ] Signature : pas encore



Dehors, Tony a mis le n° 3 dans le panier de son vélo. En le lâchant, ça a sonné : tilin.

Il est resté à regarder le guidon, où se trouve la sonnette d'ÉCLAIR, comme s'il se souvenait de quelque chose.

— Quoi ? a demandé Juliette.

— Rien.

Il est parti à pied, le vélo à la main. Tony ne va jamais à pied.



Ce « rien » était un « quelque chose ». Il faut l'aider. –J.

Depuis la porte, j'ai vu deux vélos d'ÉCLAIR arrêtés au coin.

— Tony ! Qu'est-ce que tu as dans le panier ? a crié une fille avec une tresse jusqu'à la taille.

— Une livraison.

— Pour qui ?

— Pour un client.

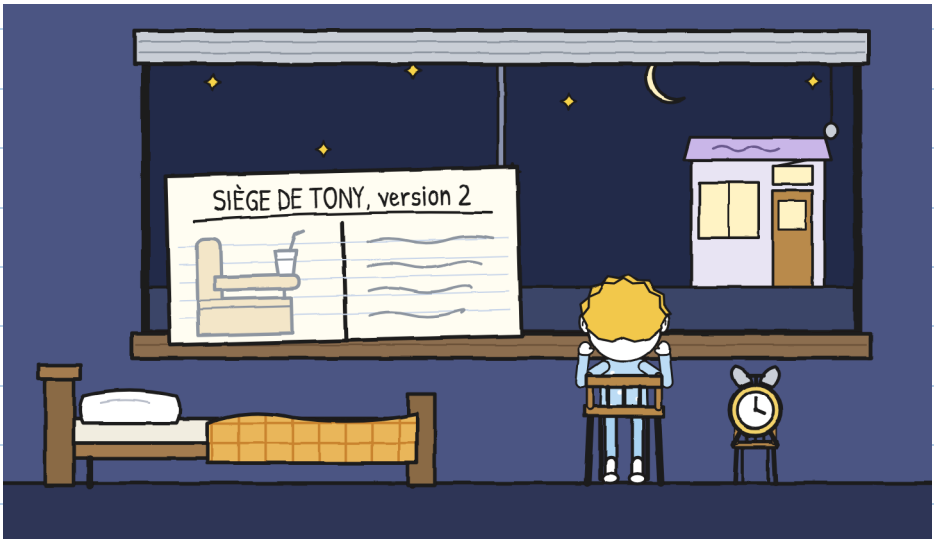
Il n'a pas menti. Mais avant de répondre, il a tourné la boîte, pour que l'étiquette soit tournée vers lui.



Maintenant je comprends le « personne d'ÉCLAIR ». –J.

Cette nuit-là, j'ai laissé le volet de ma chambre relevé. J'habite en face de la boutique : si le n° 3 revenait, j'allais le voir.

— Gus ? a dit ma mère depuis le couloir. Pourquoi tu ne dors pas ?
— Je surveille un colis.
— Ah. Bon. Mais surveille-le en pyjama.



Moi aussi, je voulais surveiller. Ma fenêtre donne sur une cour. —J.

À l'aube, on l'a entendu avant de le voir.

Tilin, tilin, tilin.

Il arrivait au-dessus des toits, sans se presser, en sonnant comme la voiture des glaces. Trois fenêtres se sont allumées. Un chien a aboyé. Le n° 3 s'est faufilé par la petite fenêtre au-dessus de la porte, celle que Mara laisse ouverte pour ça.

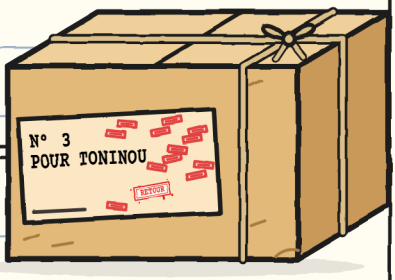


Après l'école, on est allés à la boutique. Le n° 3 était sur son étagère. Il avait un tampon de plus : treize.

RETOURS DU N° 3

N° 13 lundi, à l'aube en sonnant

on l'a entendu : ma mère, la moitié du quartier, le chien du 4 et moi



— Ce n'est pas une punition, a dit Mara. C'est la règle. Personne n'a signé : il revient.

Treize tampons. À ce rythme, on ne verra plus la boîte. —J.

Tony est venu à cinq heures vingt, après sa livraison. Il n'a pas demandé s'il était revenu : il l'avait entendu passer au-dessus de chez lui.

Ça, je ne l'ai pas vu. C'est lui qui me l'a raconté :

CE QUE TONY M'A RACONTÉ



— Je l'ai laissée sur le paillasson. Toute la nuit.
— Et pourquoi tu ne l'as pas rentrée à la maison ? a demandé Juliette.
— À la maison, il y a déjà assez de gens qui m'appellent comme ça.

— Avec une signature, tout s'arrangeait, a dit Juliette quand Tony est parti. Une. Ça prend deux secondes. Je l'ai chronométré avec la mienne.

J'ai ouvert le carnet et j'ai écrit au stylo, en appuyant, pour que le vert ne puisse pas le cacher :



Je l'ai lu. Je ne suis pas d'accord. Pour l'instant. —J.

J'ai une autre idée. Ne me regarde pas comme ça. —J.

CHAPITRE 3

Autographes

Le mardi, à la sortie de l'école, il y avait une table sur le trottoir, devant la boutique. Elle avait une nappe jaune jusqu'au sol, une pancarte à l'écriture de Juliette et, au milieu, une bosse sous la nappe.



— C'est un pupitre, a dit Juliette. Pour signer plus confortablement. Je fais une collection d'autographes.

— Depuis quand tu collectionnes les autographes ?

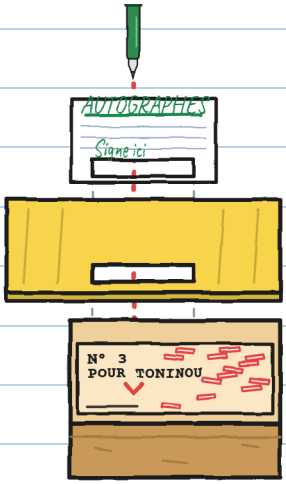
— Depuis hier.

Sur le pupitre, il y avait une feuille à lignes. En bas, un cadre. Du moins, ça en avait l'air : c'était une petite fenêtre découpée aux ciseaux. La nappe en avait une autre pareille, juste en dessous.
J'ai soulevé un coin. Le pupitre, c'était le n° 3, couché, l'étiquette vers le haut.

COMMENT ÇA MARCHE

1. La feuille, avec sa petite fenêtre.

2. La nappe, avec son trou.

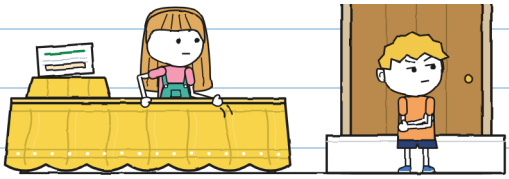


3. L'étiquette du n° 3, à l'endroit resté blanc.
4. Celui qui signe dans la petite fenêtre… signe l'étiquette.

— Avec mon feutre, a chuchoté Juliette, ravie. Une encre qui ne s'efface pas. Demain, il ne revient plus, et Tony ne se doutera de rien avant qu'on le lui montre. Surprise !

— Tony n'a pas demandé qu'il sorte de la boutique, ai-je dit. Condition deux.
— Il va m'en remercier.
— Et Mara ?
— Elle était au téléphone. Je lui ai dit que c'était une table d'autographes. Et c'en est une.
— Et le pupitre ?
— Ça, elle ne me l'a pas demandé.

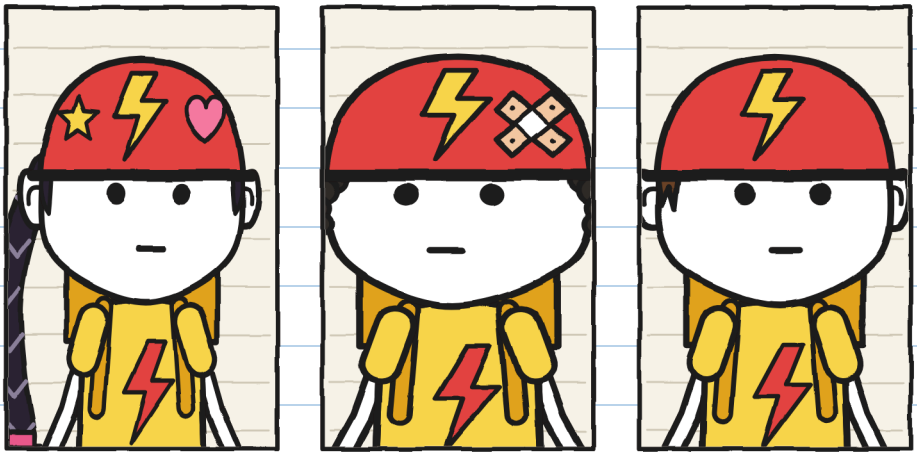
Je lui ai rappelé l'histoire de Flora et de la huitième graine : Juliette n'avait pas laissé Flora signer avant l'heure.
— Ce n'est pas pareil. Cette livraison-là n'était qu'à moitié faite. Ça, c'est un raccourci.
— Alors fais-le toi. Moi, non.



Il s'est assis sur la marche. Très digne. Il n'a pas aidé du tout. —J.

ÉCLAIR passe dans notre rue à cinq heures dix. Ils sont trois, en file.

FICHES D'ÉCLAIR



ZOÉ, « Fusée » :
la plus rapide.
Elle donne les surnoms.

BRUNO, « Crevaison » :
a crevé une fois.
Il y a deux ans.

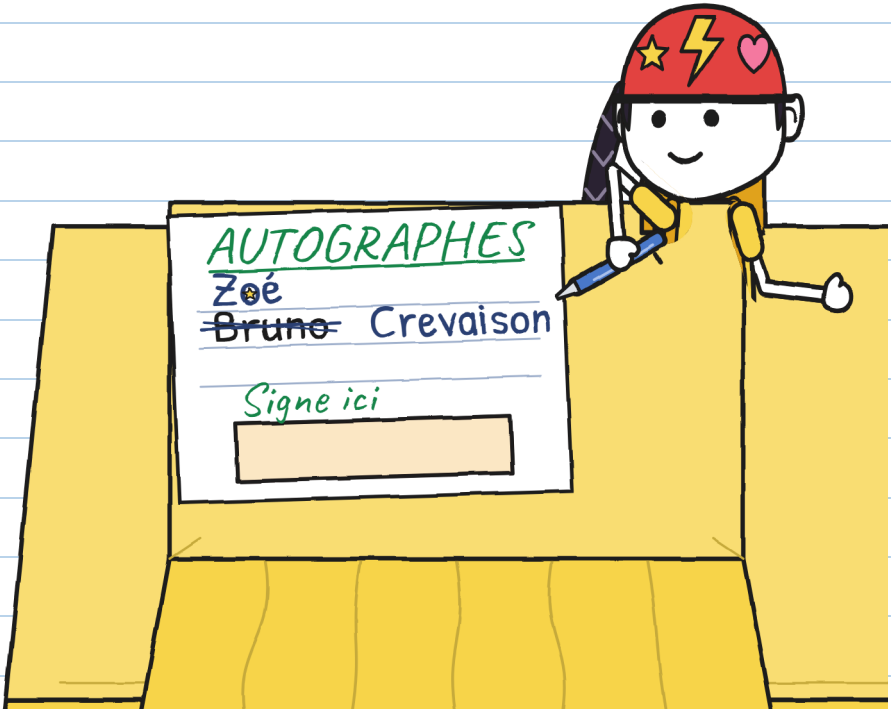
TONY :
pas de surnom.
Pas encore.

— Des autographes ? Les nôtres ? a dit Zoé. Elle a freiné et elle est descendue de son vélo.

Personne ne leur avait jamais demandé d'autographe. C'est pour ça que ça marche. —J.

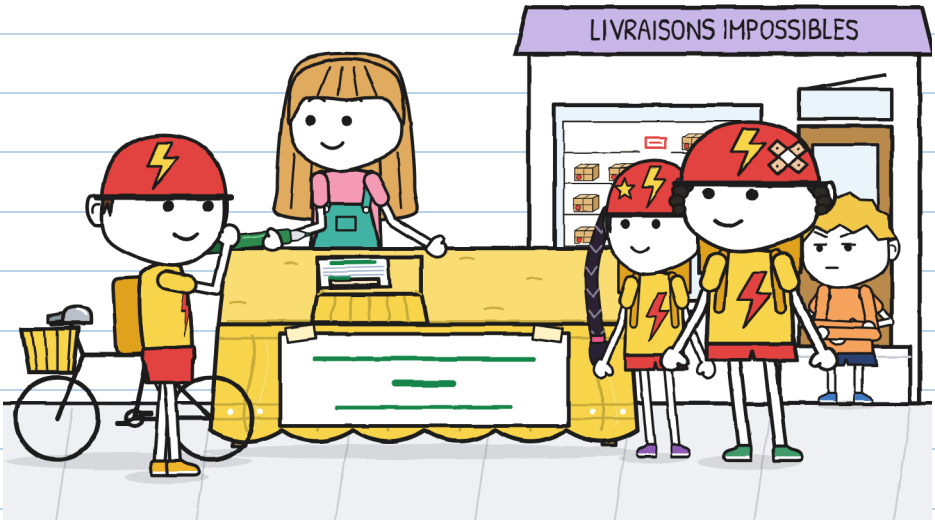
Zoé a signé la première, avec une étoile dans le o. Bruno a écrit « Bruno ». Zoé le lui a barré et a mis « Crevaison ».

— À ÉCLAIR, les surnoms ne s'enlèvent pas, m'a expliqué Bruno, sans se fâcher. J'ai crevé une fois.



Tony n'était pas descendu de son vélo. Il regardait la table comme il avait regardé le n° 3 le dimanche.

— À toi, Tony, a dit Juliette. Ici, en bas, dans le cadre.
C'est la place d'honneur.
Et elle lui a donné son feutre vert.
Personne n'avait jamais demandé d'autographe à Tony.
Il est descendu de son vélo et il s'est redressé.



Je voyais tout depuis la marche, la bouche pleine de
« ce n'est pas mon affaire ».

Je me suis levé.

— Tony, att...

Je suis arrivé trop tard. Tony a tiré le pupitre d'un coup pour signer et, sous la nappe, quelque chose a parlé avant moi :



Tony a soulevé la nappe.

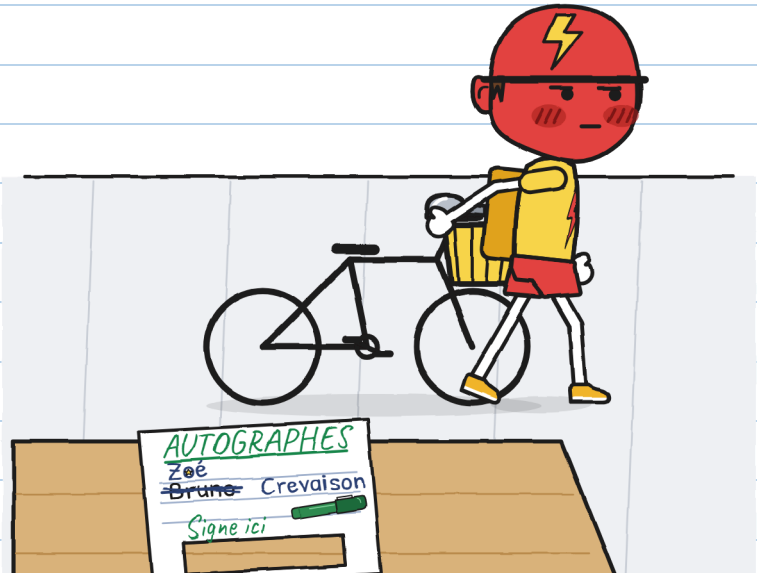


— « Pour To-ni-nou », a lu Zoé, lentement, comme on annonce un prix.

— Toninou ? a dit Bruno, et il a ri.

Zoé n'a pas ri. Zoé réfléchissait.

Tony n'a pas crié. Il a remis le capuchon du feutre, lentement, et l'a posé sur la feuille. Sans signer.
— ÉCLAIR ne signe pas les pièges.
Il a attrapé son vélo par le guidon et il est parti à pied. Personne ne l'a suivi.



Il était couleur casque. Mais ce n'était pas le rouge de la honte. C'en était un autre.

Le rougeomètre n'a pas de numéro pour celui-là. —J.

Mara est sortie avec le tissu violet. Elle n'a pas demandé qui avait fait ça : elle a regardé la place vide sur l'étagère, elle a regardé la table et elle a regardé Juliette.
Elle a couvert le n° 3 et l'a soulevé dans ses bras.
— Ce colis n'est pas livré, a-t-elle dit à Zoé et à Bruno.
Et ce que dit l'étiquette, c'est l'affaire de Tony.

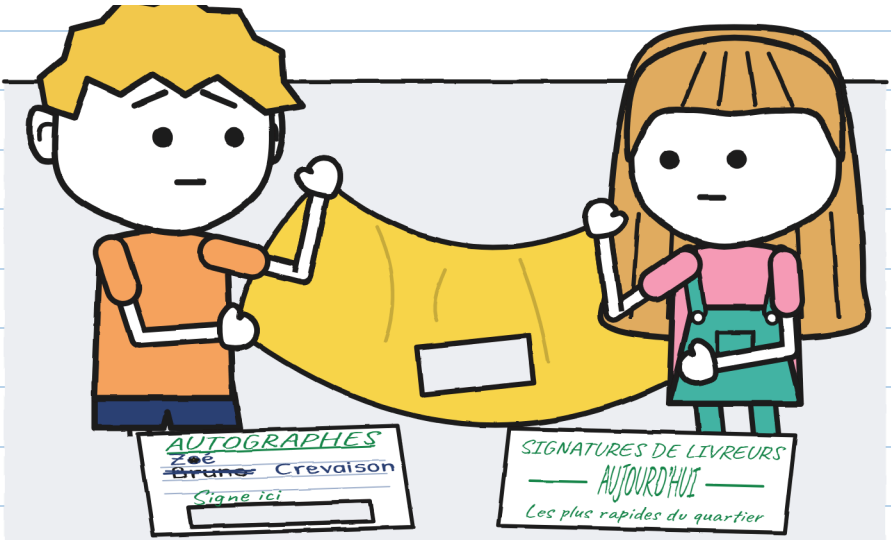


Ils sont partis sans sonner.

J'ai aidé Juliette à ranger : la nappe, la pancarte, la feuille avec deux signatures et un trou. Je ne lui ai pas dit « je te l'avais dit ». Je ne lui ai pas dit non plus « ce n'est pas grave », parce que ça l'était.

— Toi, tu n'as rien fait, a-t-elle dit.

— J'ai prévenu trop tard. J'aurais pu le dire avant. Ou appeler Mara.

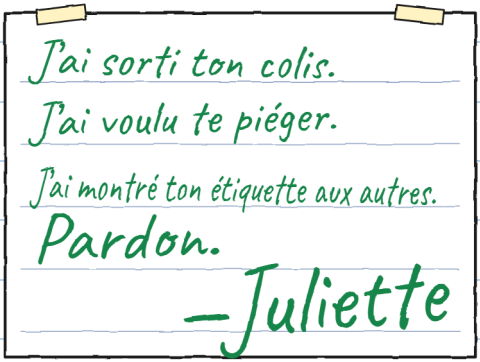


Puis Juliette est entrée et elle l'a raconté à Mara, toute seule, sans rien oublier : la petite fenêtre, la nappe, l'étagère, le téléphone.

— À Tony, a dit Mara, c'est toi qui le racontes.

Le mercredi, Tony est passé à cinq heures dix sans freiner. À cinq heures vingt, il est repassé. La troisième fois, Juliette était au milieu du trottoir avec un papier.

LES EXCUSES



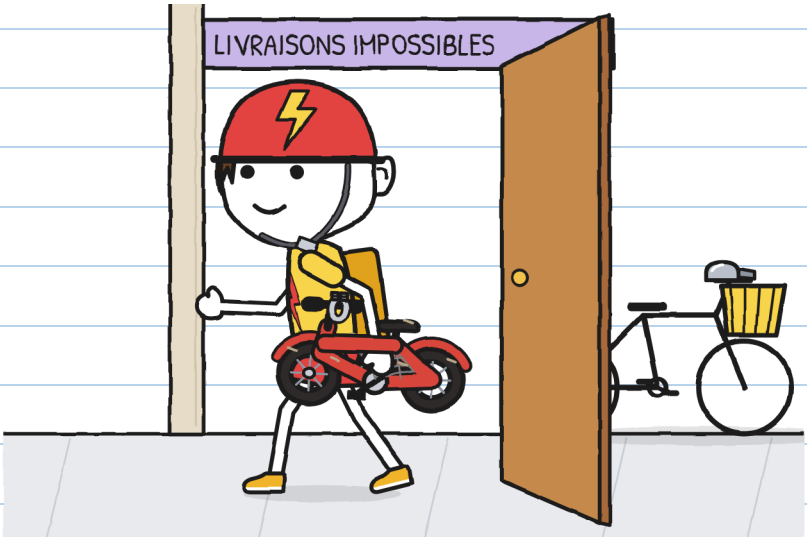
Tony l'a lu sans descendre de son vélo.
— D'accord. Je l'ai lu.
— Tu me pardonnes ?
— J'ai dit que je l'avais lu.
Cet après-midi-là, à la boutique, la caisse de Tony est restée vide.

J'ai signé de mon nom en entier. C'était le minimum. –J.

CHAPITRE 4

Un petit vélo

Le jeudi, Tony est entré dans la boutique sans regarder des deux côtés de la rue. Il portait un vélo sous le bras.



Ce n'était pas le sien. Ou plutôt si : c'était son vélo d'avant.

— Depuis dimanche, j'ai un tilin dans la tête, a-t-il dit. Je crois que je sais de quoi il vient. Je veux voir si je me souviens bien.

— Je veux l'ouvrir. Mais pas ici. Là où il n'y a pas de vitrine.

Mara nous a emmenés dans l'arrière-boutique.

— Ouvrir pour regarder n'est pas signer, a-t-elle dit. Sans signature, il revient à l'aube.



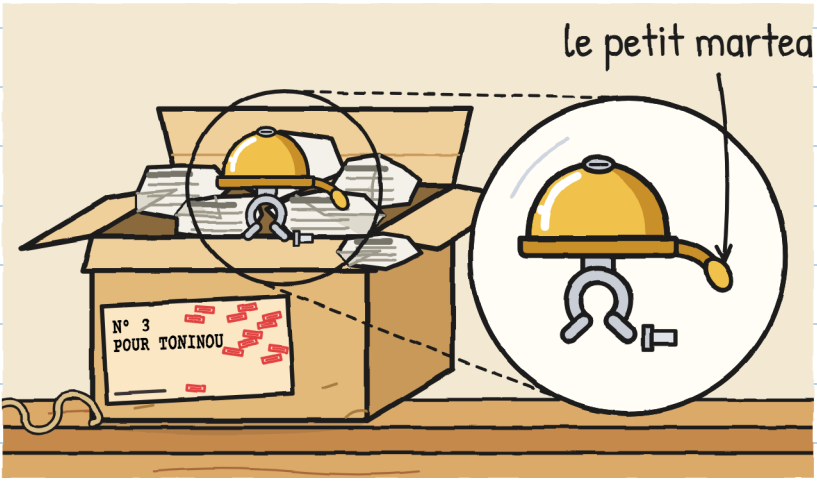
— Je peux rester ? a demandé Juliette. Elle l'a demandé.

Tony a mis du temps.

— Si tu ne touches à rien.

— Ni à la boîte ni au sujet.

Tony a défait la ficelle. Dedans, il y avait du papier journal, si vieux qu'il se déchirait tout seul. Et entre les papiers…

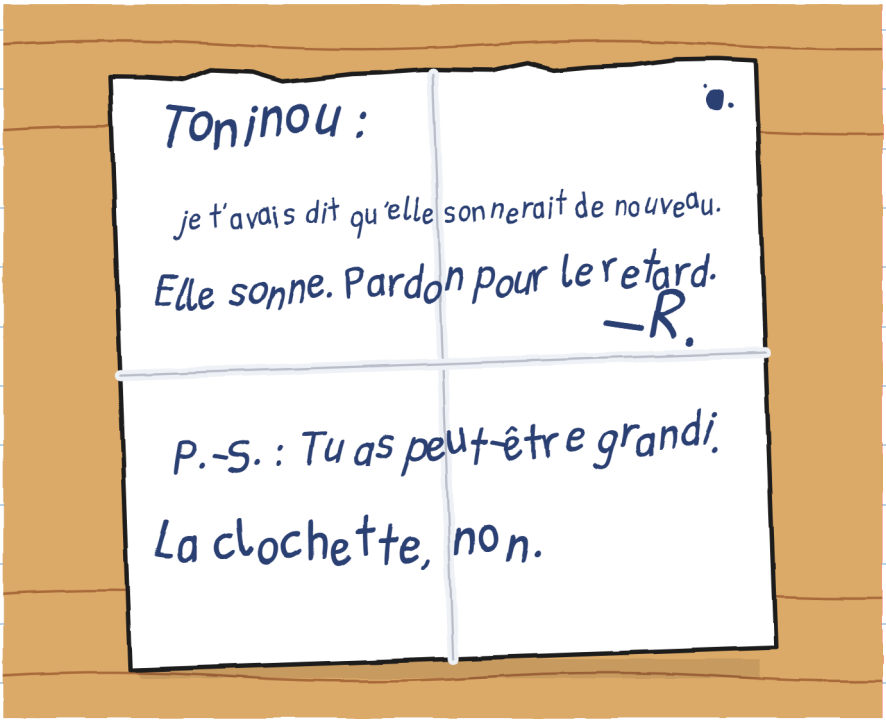


Une clochette de vélo. Petite, dorée, avec un petit marteau attaché à un ressort : il suffit de la secouer pour qu'elle sonne.

Le n° 1 mordait. Le n° 2 courait. Le n° 3, lui, sonne, c'est tout.

Ni dragon ni pattes. Une clochette. Ça me plaît. –J.

Dessous, il y avait une note pliée en quatre.

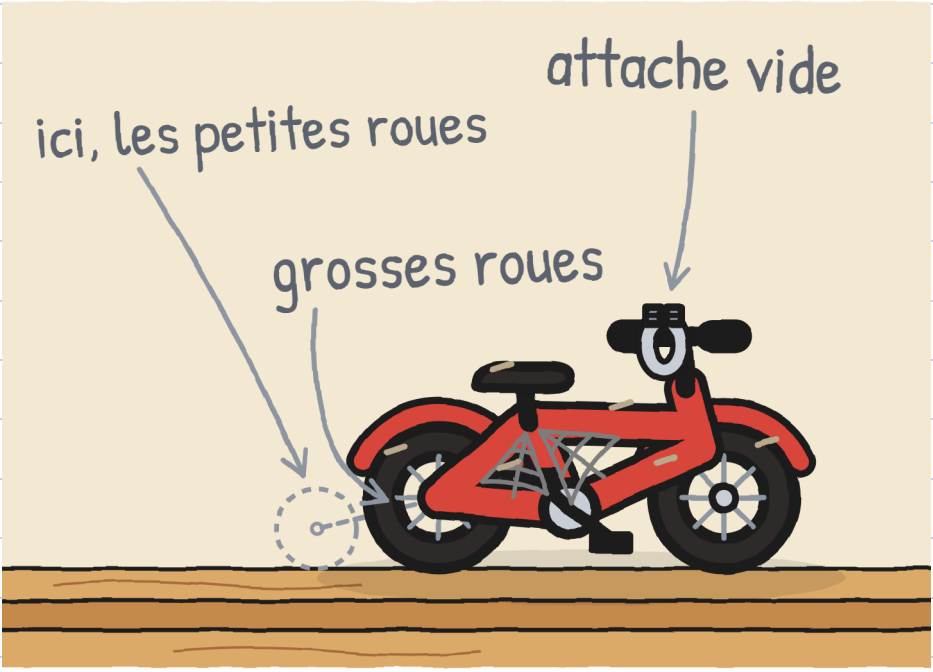


Tony l'a lue deux fois.

— Quelle mauvaise écriture, a-t-il dit. Et rien d'autre pendant un bon moment.

R. tient parole, même en retard. C'est Flora qui l'a dit. Elle n'a pas dit DE COMBIEN. —J.

Alors Tony a posé le petit vélo sur la table.

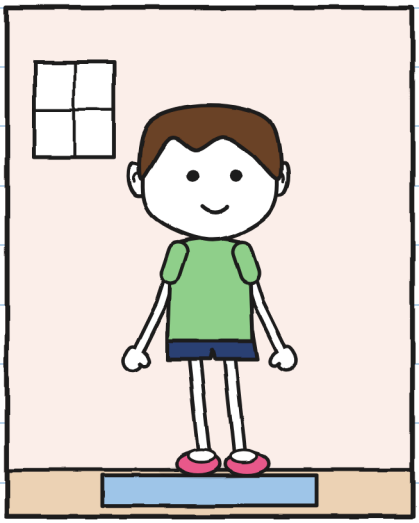


— Il était à moi. Il avait cette clochette. Un jour, elle a cessé de sonner : elle faisait clac. Quelqu'un m'a dit : « Donne-la-moi, Toninou, je la répare et je te la rends. »

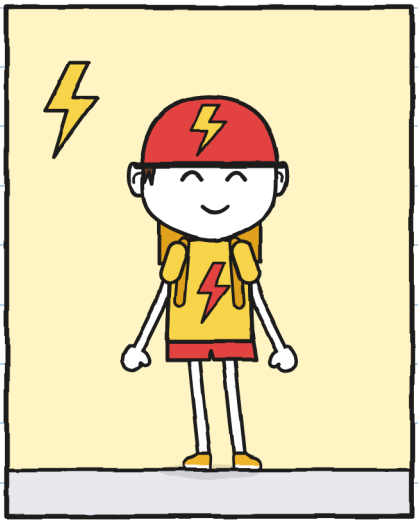
— Qui ? a lâché Juliette, et elle s'est couvert la bouche.

— Le visage, je ne m'en souviens pas. Je me souviens de la clochette. Et que j'ai beaucoup attendu.

— À la maison, on continue de m'appeler Toninou, a dit Tony. À ÉCLAIR, non. À ÉCLAIR, je suis Tony : je l'ai écrit moi-même sur ma fiche le premier jour.
— Et qu'est-ce qu'il a de mal, Toninou ? ai-je demandé.
— Rien. Jusqu'à ce que Zoé le dise. À ÉCLAIR, les surnoms ne s'enlèvent pas. Regarde Bruno.



À LA MAISON : Toninou



À ÉCLAIR : Tony

— Bruno m'a appelé Toninou six fois depuis mardi, a ajouté Tony.
Juliette s'est faite toute petite dans son coin.

— Tu tiens encore dessus ? a demandé Juliette. Elle n'a pas pu s'en empêcher.
Mara a posé le vélo par terre. Tony s'est assis.

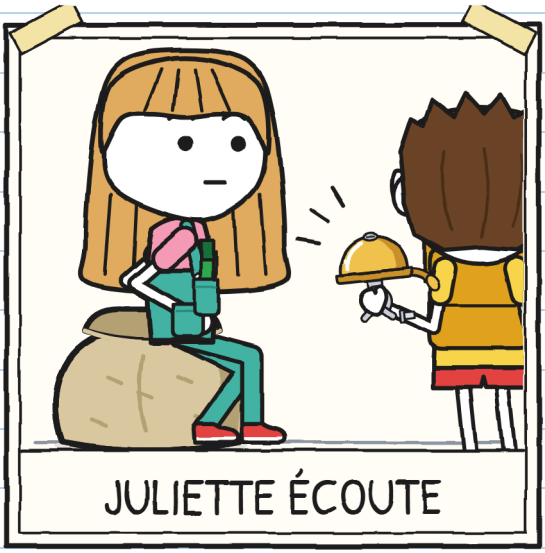


Il tenait dessus. Plus ou moins.
Mara a fait un bruit qui, chez quelqu'un d'autre, aurait été un rire. Tony a ri aussi. Je ne l'avais pas vu rire depuis samedi.

Rougeomètre : 0. Je le note parce que ça compte aussi. —J.

— Sur ton vélo d'aujourd'hui, il y a déjà une sonnette, ai-je dit. Celle d'ÉCLAIR. Tu n'as pas à y mettre celle-ci. Tu peux la garder. Ou la laisser revenir.
— Je sais, a dit Tony. Mais il m'a regardé comme si personne ne le lui avait jamais dit.

Juliette est restée onze minutes sans parler, à écouter, son feutre rangé.





11 min

Onze minutes. J'ai la langue engourdie. —J.

— Je veux l'essayer tout seul, a dit Tony.
On est sortis tous les trois. Tony a fermé la porte de l'arrière-boutique.

Juliette est partie à l'autre bout de la boutique, pour ne pas écouter. Moi, pour ne pas écouter, j'ai dessiné : le siège de Tony a déjà un auvent. On entendait quand même.



Tilin.
C'était le même tilin que samedi. Puis un autre. Et puis plus rien, pendant très longtemps.

Quand il est sorti, il avait la clochette dans une main et la boîte sous le bras.

— Je l'emporte jusqu'à demain. Sans signer.

— Alors, à l'aube, elle revient, a dit Mara.

— Qu'elle revienne. Je veux savoir ce que c'est de l'avoir une nuit.

— Et s'il laisse la clochette hors de la boîte ? ai-je demandé, moi.

— Je ne l'ai jamais essayé, a dit Mara. Et je ne compte pas l'essayer à sept heures du matin.

Tony a tout rangé à l'intérieur.



Il reste quatorze heures jusqu'à demain. Je compte bien les compter. —J.

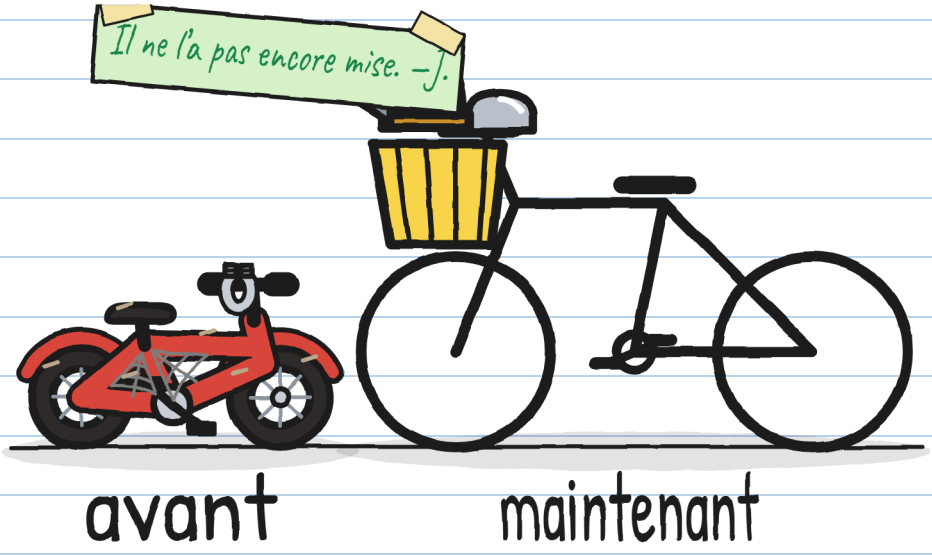
Le vendredi, ma rue s'est remise à sonner : tilin, tilin, tilin. Retour n° 14.
Avant, je n'ai rien vu. C'est Tony qui me l'a raconté :



— Cette fois, il n'a pas dormi sur le paillasson. Il a dormi sur ma table de nuit. À l'aube, il s'est mis à se cogner contre la vitre, et je lui ai ouvert la fenêtre.

Il a ouvert la fenêtre à un colis. Quelle politesse. —J.

J'ai dessiné les deux vélos de Tony, l'un à côté de l'autre. Sur celui d'aujourd'hui, j'ai mis la clochette, ça rend très bien.
Juliette a collé un petit papier dessus.



Elle avait raison. Ça m'énerve un peu.

CHAPITRE 5

En privé

Le vendredi après-midi, le n° 3 était sur son étagère, avec quatorze tampons. Tony, dans sa caisse, le regardait de loin.

Juliette préparait quelque chose depuis deux jours. Je m'attendais au pire.
C'était une feuille avec deux options.



Tony a lu la feuille. Puis il a regardé Mara.

— Si je signe, qui le saura ?

— Moi. Et mon livre de registre, qui ne sort pas de ce tiroir.

— Et ÉCLAIR ?

— Moi, je ne le dirai pas à ÉCLAIR. Un registre n'est pas un panneau.



Le panneau, ce sont des nombres. Les noms restent dans le tiroir. —J.

Tony s'est levé de sa caisse.

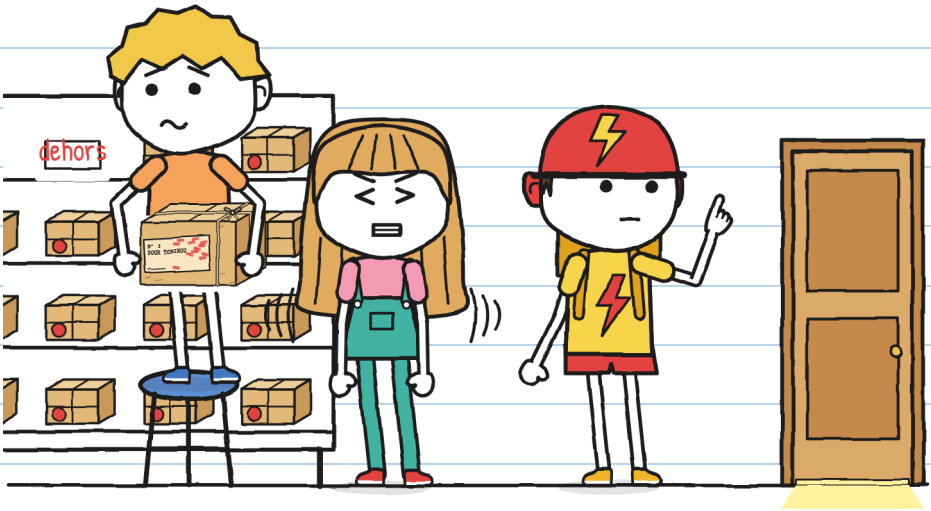
— La B.

Juliette n'a pas sauté. Je l'ai vue ne pas sauter.

— Dans l'arrière-boutique, a continué Tony. Et je veux que vous soyez là. Vous deux.

— Moi aussi ? a demandé Juliette.

— Toi, c'est toi qui as le plus envie que je signe. Je préfère t'avoir devant moi.



Dans l'arrière-boutique, Tony a ressorti la clochette et la note. Il les a regardées lentement, comme quelqu'un qui compte sa monnaie.

— Avant de signer, je regarde ce que je signe, a-t-il dit, sans regarder personne.

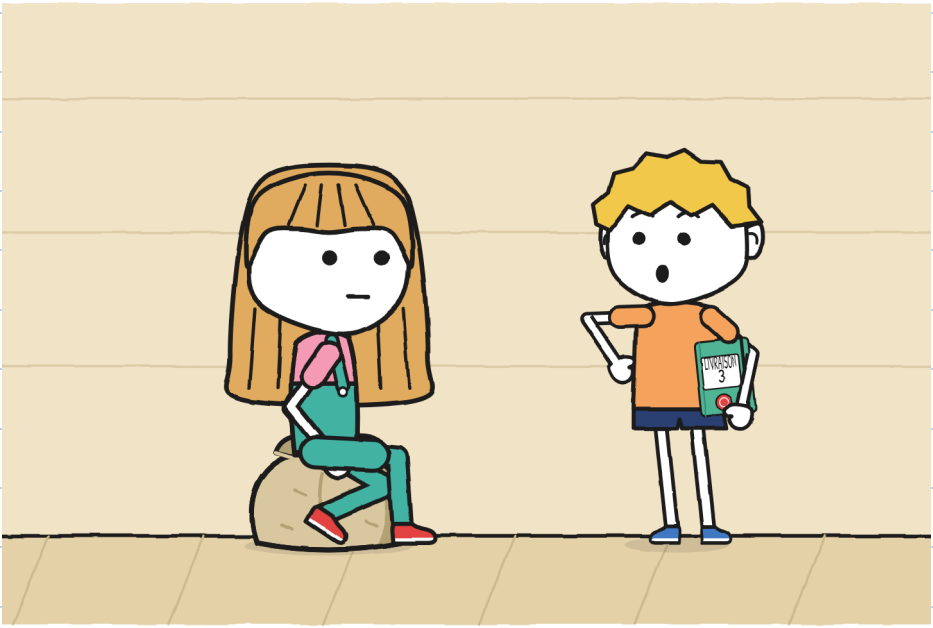
Juliette est devenue de la couleur de son t-shirt.



Juliette lui a donné son feutre vert et s'est assise sur un sac, dans le coin.

— Qu'est-ce que tu fais ? ai-je demandé.

— Je m'assieds sur mes mains. Pour ne pas aider.



J'ai fermé le carnet et je l'ai mis sous mon bras.

Ensuite, il a tout noté. —J.

Tony a enlevé le capuchon du feutre et il a signé.



Sur l'étiquette, il y avait écrit « Toninou ». Sur la signature, « Tony ».

— Ça va comme ça ? a-t-il demandé à Mara. Ce n'est pas le même nom.

— Celui qui reçoit signe, a dit Mara. Et c'est toi qui l'as reçu.

Mara a noté la livraison dans son livre. Juliette avait déjà le tabouret bleu à la main. Elle l'a posé par terre.

— Je peux changer le panneau ? a-t-elle demandé. Elle l'a demandé à Tony, pas à Mara.

Tony a regardé le panneau.

— Il n'y a qu'un nombre.

— Rien qu'un.

— D'accord.



J'ai demandé d'abord. Pour info. –J.

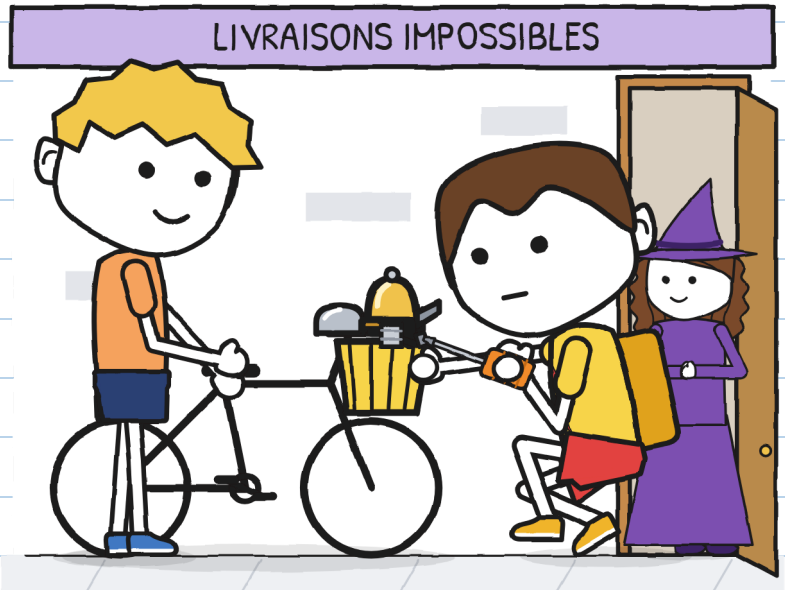
Tony est sorti sur le trottoir, a appuyé son vélo contre le mur et a sorti un tournevis de son sac.

— Tu vas la mettre ? ai-je demandé.

— Oui.

— Et la sonnette d'ÉCLAIR ?

— Celle-là est à ÉCLAIR. Celle-ci est à moi.



C'est lui qui l'a mise. Moi, j'ai seulement tenu le vélo, et parce qu'il me l'a demandé. Ensuite, il a touché le petit marteau avec un doigt.

Tilin.

À cinq heures dix, ÉCLAIR est passé. Bruno a freiné.

— C'est quoi, ça qui sonne ?

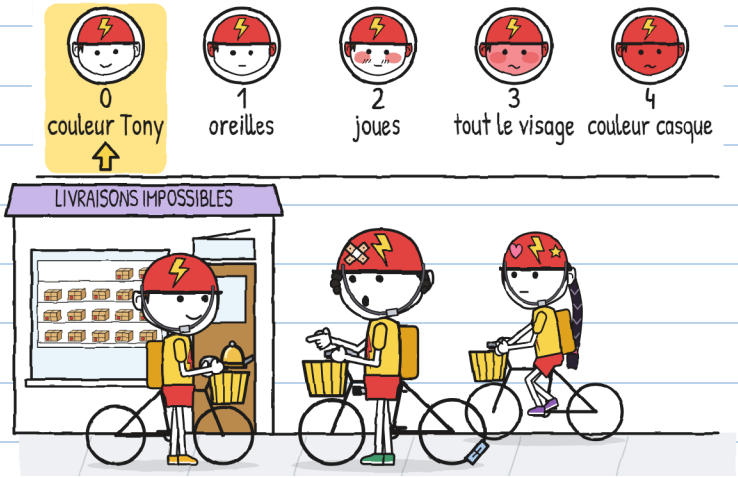
— Une clochette.

— Elle vient d'où ?

— Elle était à moi.

— De quand tu étais Toninou ?

J'ai regardé le visage de Tony. Rien. Pas même les oreilles.



— De quand on m'appelait comme ça. Maintenant, je m'appelle Tony. Et toi ?

— Cre… — Bruno s'est interrompu. — Bruno.

— Voilà, Bruno.

Bruno a levé la tête. À ÉCLAIR, ça faisait deux ans que personne ne l'appelait Bruno.

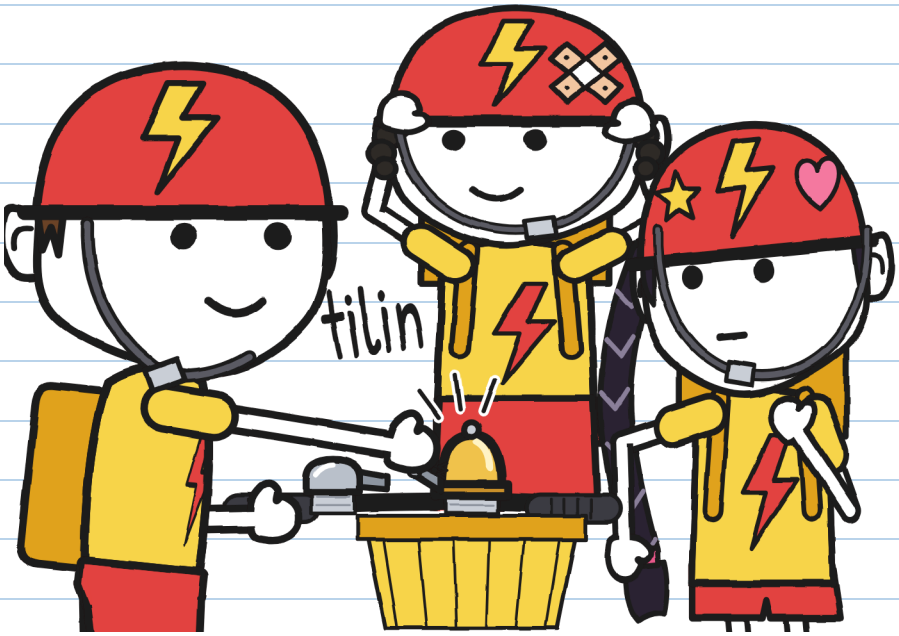
Zoé a ouvert la bouche.

Tony a donné un coup au petit marteau. Un seul.

Tilin.

Zoé a fermé la bouche. Elle a réfléchi.

— Ça sonne bien, a-t-elle dit. On est en retard, Tony.



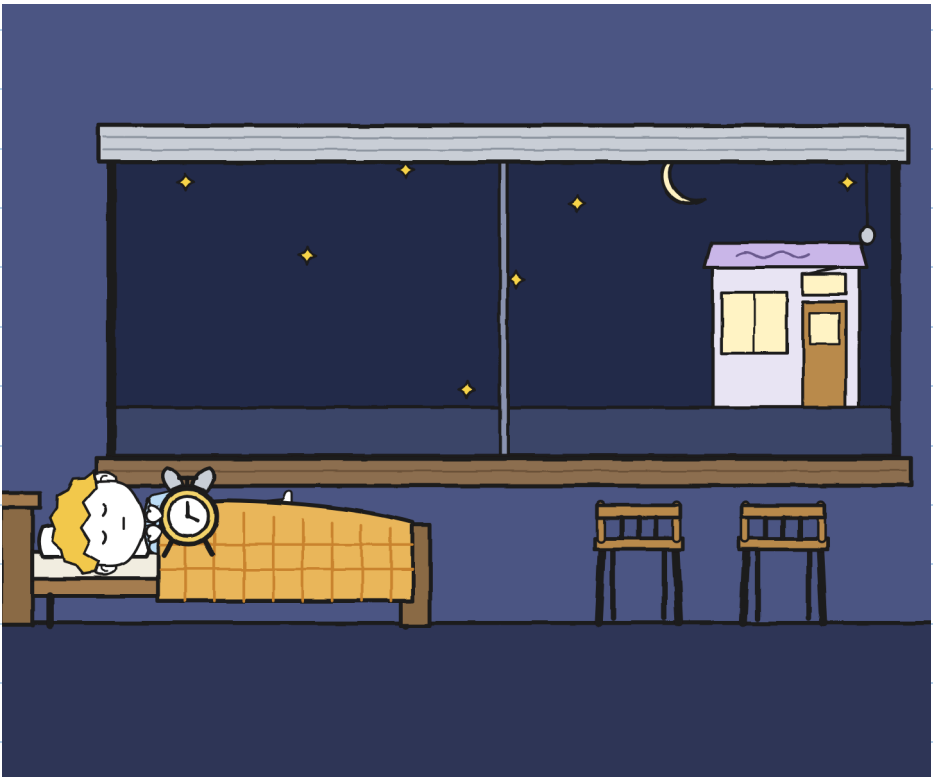
Il a dit « Tony ». Sans rien ajouter. —J.

Cette nuit-là, j'ai de nouveau laissé le volet relevé.

— Encore en train de surveiller ? a demandé ma mère.

— Aujourd'hui, je surveille qu'il ne se passe rien.

— Ça, je sais très bien le faire. Dors.



Je me suis endormie le feutre débouché. J'ai l'oreiller vert. —J.

Le jour s'est levé.

Rien n'a sonné.

Ni un tilin, ni une fenêtre, ni le chien du 4.

Jamais je n'ai entendu un silence aussi beau dans ma rue.

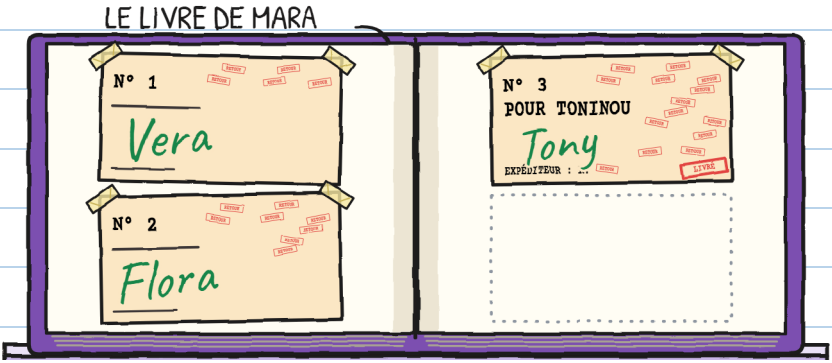


CHAPITRE 6

Pour l'instant

Le samedi, à dix heures, j'ai dessiné l'étagère : dix-sept colis et trois places vides.

Mara a collé l'étiquette dans son livre, avec les deux autres.



Un œuf, des graines et une clochette. Tous les trois sont arrivés en retard. Tous les trois sont arrivés.

C'est Tony qui a signé le troisième. Cette fois, je lui ai seulement passé le feutre. –J.

Tony s'est assis dans sa caisse et s'est tortillé. Cette fois, il n'a pas regardé l'étagère.

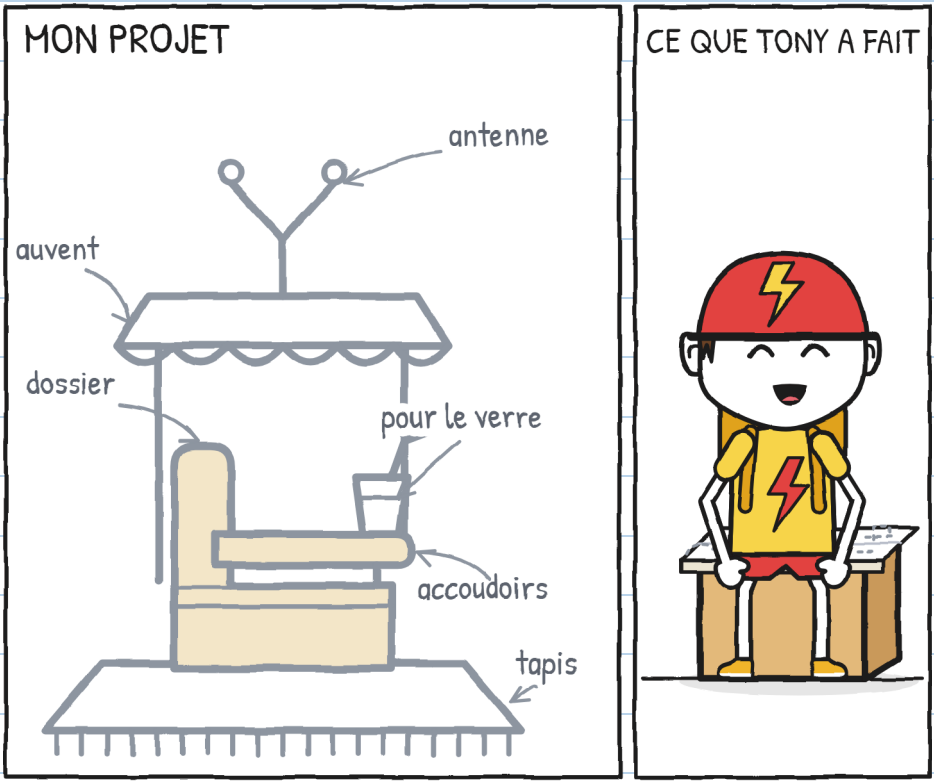
— La caisse reste « pour l'instant », a dit Mara.

— Pour l'instant, ça me va, a dit Tony.



« Pour l'instant » peut durer des années.
Demande au n° 3. —J.

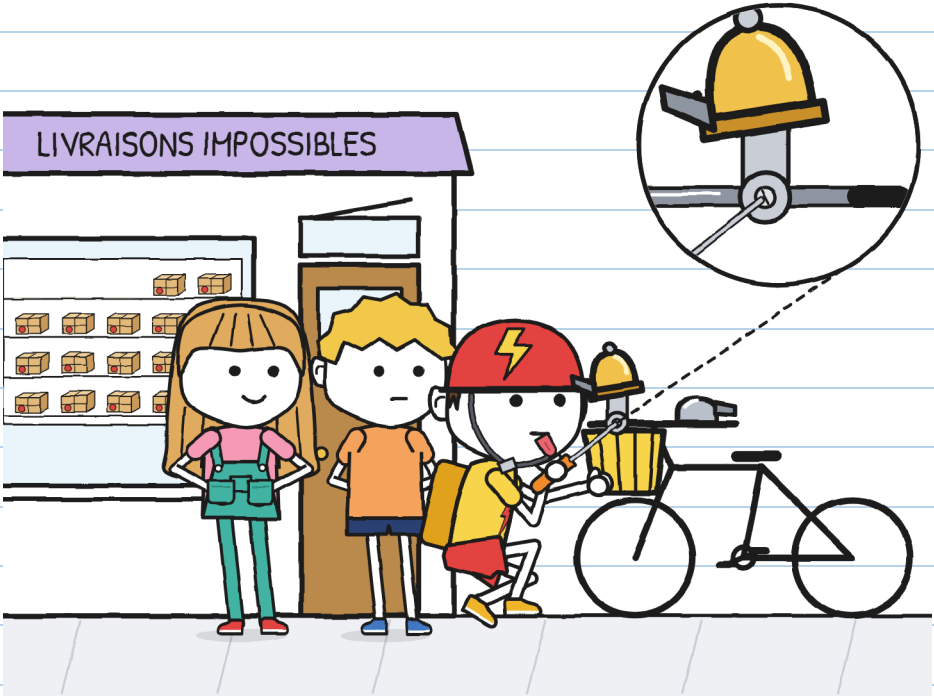
J'ai montré à Tony mon projet pour son siège. Ça m'avait pris toute la semaine.



— Tu me le donnes ? a-t-il dit.

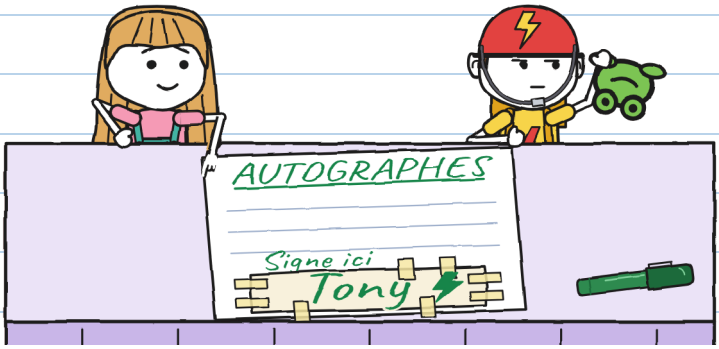
Il l'a plié en quatre, l'a posé sur la caisse et s'est assis.

Dehors, la clochette s'était tordue sur le guidon.
— Je te la tiens pendant que tu serres, ai-je dit.
— Je peux le faire.
Il l'a fait. Moi, je regardais cette vis. Elle semblait avoir cent tours.



Juliette a sorti la feuille des autographes. Elle avait bouché la petite fenêtre avec une rustine de papier et beaucoup de scotch.

— C'est celle du piège, a-t-elle dit à Mara, avant qu'elle pose la question. Je l'ai réparée.
Puis elle l'a posée devant Tony.
— Tu me signes un autographe ? Pour de vrai. Sans rien dessous.
Tony a regardé sous la feuille. Il a regardé sous le comptoir. Il a retourné la grenouille.
— D'accord.



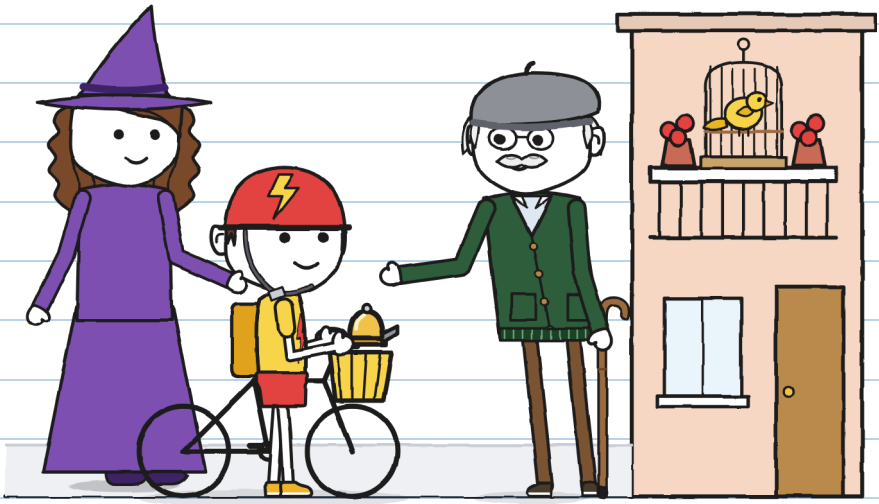
Je le mérite. —J.

À midi, Tony est parti en livraison. Un monsieur en béret traversait la rue lentement, avec sa canne. Tony a freiné. Il a attendu. Et il a sonné la clochette une seule fois, pour que le monsieur sache qu'il était là.
Tilin.



Le monsieur a levé sa canne pour saluer et il a continué à son pas.

— C'est don Antonio, a dit Mara. Le Toninou numéro deux de ma liste.
— Cette clochette est neuve ? a demandé le monsieur, déjà sur notre trottoir.
— Elle est vieille, a dit Tony. Elle était à moi. De quand on m'appelait Toninou.
— Moi, ça fait soixante ans que personne ne m'appelle comme ça. Si tu veux, je te l'échange : toi, don Antonio ; moi, Toninou.
Tony a réfléchi.
— Pour l'instant, non.



J'ai sorti la fiche de R. Elle avait six pistes. J'en ai ajouté deux. Tony m'a demandé le stylo et il a écrit dessous, de son écriture.

CE QU'ON SAIT DE R.



R.



1-6 (carnet 2)

7. Connaissait Tony quand il avait le petit vélo.

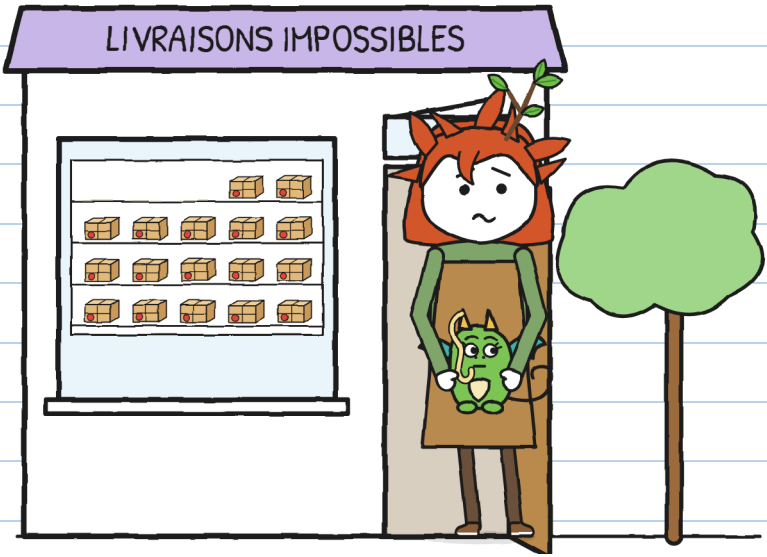
8. Lui a promis une clochette qui sonnerait. A mis des années.

À RÉGLER : on me doit une explication.

— Et tu ne vas pas dire merci ? a demandé Juliette.

— Merci et reproche. Les deux. Quand je saurai à qui.

À une heure, Vera est entrée, avec Miette dans les bras et une brindille dans les cheveux.
— Je viens demander de l'aide. Miette sait déjà décoller. Maintenant, il lui faut un endroit sûr pour atterrir. — Elle a fait une pause. — Hier, elle a choisi ma soupe.



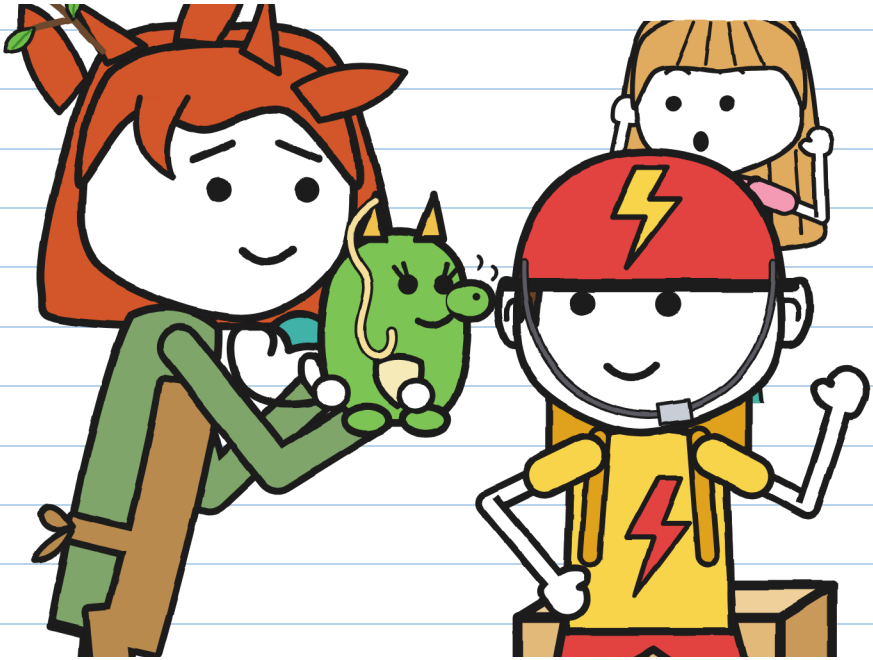
Miette m'a regardé et elle a pris mon air de « c'est pas moi ».

Le tien, exactement. Avec une nouille. —J.

— Vous avez besoin de quelqu'un de rapide ? a demandé Tony depuis sa caisse.

— Il me faut quelqu'un qui sache attendre, a dit Vera.

— Moi aussi, je sais. Depuis cette semaine.



Je sais attendre, moi aussi. C'est bon ? –J.

LIVRAISON N° 3. Ce que chacun a mis de temps :

	ÉCLAIR : dix minutes.
	R. : des années.
	Tony : six jours.
	Juliette, qui écoute : onze minutes (record).

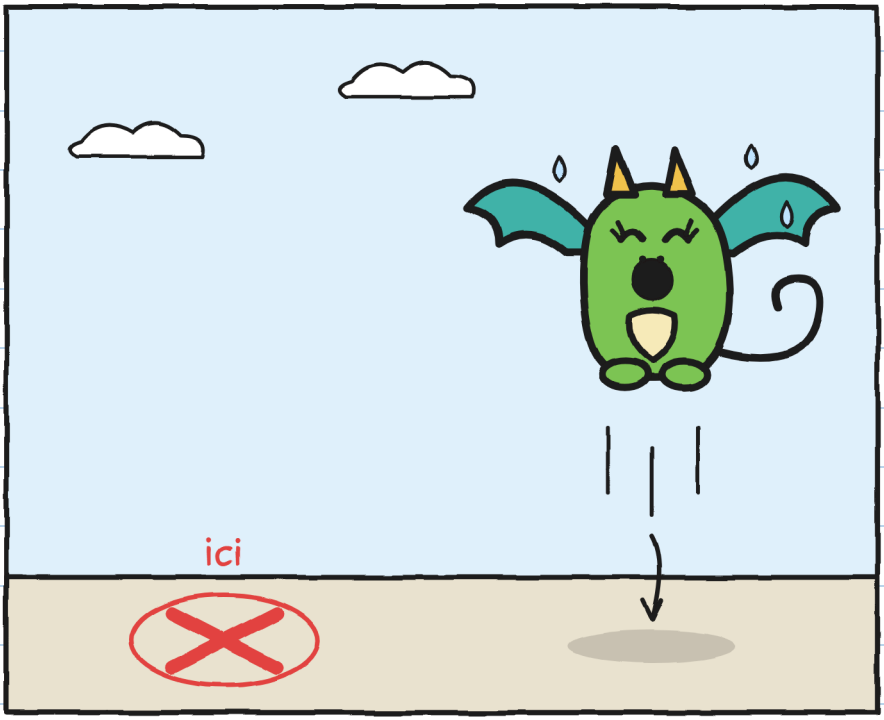


Tony est parti à sa livraison. De la rue est arrivé un tilin. Et un autre.
Cette fois, c'était lui qui faisait sonner la clochette.

Moi, je sonne encore toute seule. J'y travaille. —J.

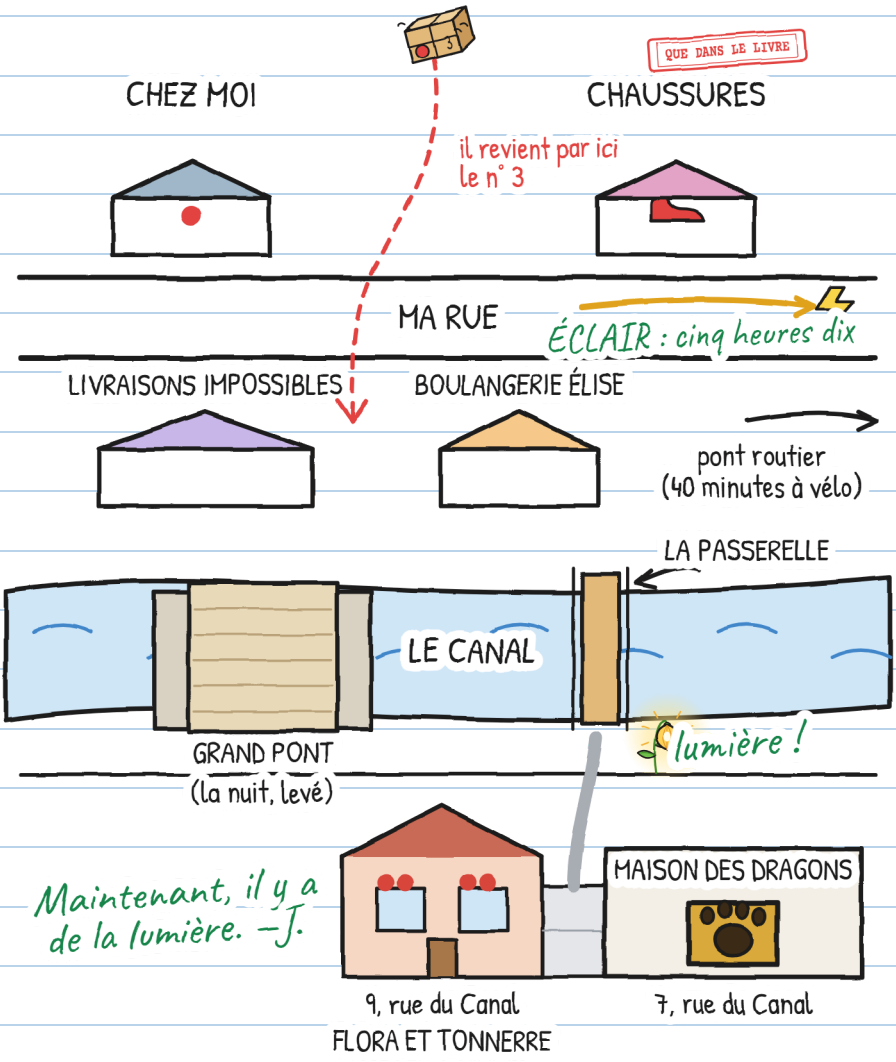
LIVRAISONS IMPOSSIBLES · 4

(bientôt)



Où atterrit un bébé dragon qui te copie ? –J.

LE QUARTIER (version 3)



ET TOI, COMMENT TU T'APPELLES ?

Tony, on l'appelait Toninou. Maintenant, c'est lui qui choisit comment il s'appelle. Et toi ?

J'aime qu'on m'appelle...

On peut aussi m'appeler...

Je préfère qu'on ne m'appelle pas...

Moi, c'est Juliette. « J. », seulement quand je signe. –J.

UNE HISTOIRE, SIX TAILLES

Il y a six tailles, de 3 à 16 ans, et plus de 20 langues. XXS, XS, S, M et L ont les mêmes pages et les mêmes dessins. La XL est un roman. Seule la façon de raconter change.

TAILLE XXS · PRÉ-A1
MARA ET TONY RIENT. TU VOIS LE VÉLO ROUGE ?

TAILLE XS · A1
Mara a presque ri. Tony aussi. Il ne riait plus depuis samedi.

TAILLE S · A2
Mara a fait un bruit, presque un rire. Tony a ri aussi. Il ne riait plus depuis samedi.

TAILLE M · B1
Mara a fait un bruit. On aurait dit un rire. Tony a ri aussi. Je ne l'avais pas vu rire depuis samedi.

TAILLE L · B2
Mara a fait un bruit qui, chez quelqu'un d'autre, aurait été un rire. Tony a ri aussi. Je ne l'avais pas vu rire depuis samedi.

TAILLE XL · B2-C1
Roman illustré · 13+

Niveaux du CECRL indicatifs, pour qui apprend le français.

Chacun dans sa taille. Même tilin. —J.

FAMILLES ET ENSEIGNANTS

Travaille chaque chapitre sur linguaula.com

VÉLO POUR DE VRAI : QUE FAIRE ?

1. Toujours un casque, bien attaché. Même pour aller « juste à côté ».
2. Être vu et être entendu : lumières, vêtements clairs et sonnette. La sonnette prévient ; elle ne commande pas.
3. Les deux mains sur le guidon. Si quelque chose te distrait, arrête-toi dans un endroit sûr.
4. Le trottoir est à ceux qui marchent : là, on tient le vélo à la main. Avant de traverser, arrête-toi et regarde.

Le tampon QUE DANS LE LIVRE marque ce qui arrive dans le livre, et pas dans la rue.

AVANT DE PARTIR, VÉRIFIE TON VÉLO

